

# L'Artisan de la Soie



**HISTORIQUE.**—Aucun travail matériel n'offre au même degré que l'élevage des vers à soie un si remarquable exemple de la puissance de l'industrie en tant que créatrice de richesses ; quelques semaines à peine suffisent, en effet, pour suivre et diriger le minuscule fabricant de cet incomparable textile dans les diverses et merveilleuses transformations qu'il présente de son éclosion à sa mort et pour faire de ses précieuses dépouilles une des sources les plus considérables de

la fortune publique ; mais, si le temps de l'élaboration de la soie est de peu de durée, les soins à prendre pour la mener à bien sont délicats et infinis.

L'éducation des vers à soie est une industrie agricole, qui s'exerce concurremment avec les autres travaux dans une infinité de petites fermes. On peut dire que, pour la plupart des cent soixante mille éleveurs français, elle remplit l'intervalle entre deux périodes d'intense activité.

Toutefois l'art d'élever ce ver et de dévider les fils de son cocon, qui par la science créatrice et le goût élégant de la manufacture française est devenu pour ce pays un instrument de fortune autant que de gloire, a été, tout d'abord, contrarié par des résistances sans nombre. Déjà vingt-sept siècles avant Jésus-Christ les souverains chinois, initiateurs de cet art, s'efforcèrent d'en étouffer le secret par les lois les plus cruelles. Ce n'est que bien des siècles plus tard, et par des larcins successifs, que ce secret fut colporté d'abord au Khatan, puis au Japon, dans la Bactriane, dans l'Inde et enfin dans l'empire grec.

Dans chaque côté de l'Orient, plus tard dans chaque Etat de l'Occident, l'industrie de la soie fut gardée avec une farouche jalousie ; l'Italie qui l'avait débrobée aux Grecs et aux Arabes n'a pas été la moins ardente à faire évanouir toute entreprise qui la menaçait, et on sait que les Italiens furent les maîtres triomphants dans l'art de la soie jusqu'à la seconde moitié du xve siècle.

Mais en ce moment un roi de France politique avisé, Louis XI, impatient de relever un art qui n'y était qu'un métier étroit, obscur, oublié, exercé par les *trahaudiers* du Midi et les pauvres *tissulliers* ou *velutiers* de Lyon, tira résolument d'Italie des maîtres, des ouvriers et des engins.

Deux siècles plus tard la France ne se passait pas seulement des manufactures italiennes, mais elle acquerrait aussi sur cette industrie une prépondérance indiscutable qu'elle a gardée jusqu'aujourd'hui et qui lui vaut, en ce moment, le privilège de répandre sur son territoire et sur tous les points du globe pour plus de 120 millions de dollars d'étoffes de soie.

\*\*\*

L'ŒUF.—Guérin-Meneville, faisant allusion à la date si reculée de sa domesticité, appela le ver à soie "le chien des insectes" Il est juste d'observer que le long

asservissement pesa beaucoup plus sur ce lépidoptère que sur l'ami de l'homme, et finit même par lui enlever une grande partie de sa force, de sa volonté et de son adresse. En effet, le papillon du ver soie, qui a dû avoir, en état sauvage, un vol assez puissant, ne peut plus se tenir en plein air, sur les feuilles inclinées et mobiles du mûrier agité par le vent. Il n'a plus la possibilité de se dérober à l'ardeur du soleil et aux attaques de ses ennemis. La femelle, toujours immobile, semble ignorer qu'elle a des ailes. Le mâle ne vole plus ; il volette autour de sa compagne sans quitter le plancher.

Pendant le courant du mois de juillet la femelle des races européennes pond un certain nombre d'œufs, auxquels leur ressemblance avec les semences végétales a fait donner le singulier nom de *graines*. Observés de près, ces œufs présentent un vernis gommeux qui laisse transparent leur couleur jaune pâle. Quoique tout petits et extrêmement légers, ils absorbent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique ; en un mot ils respirent comme des êtres vivants et exigent, par cela même, des soins tout spéciaux. C'est pourquoi les éleveurs, tout de suite après la ponte, peuvent au plafond d'une chambre bien aérée et exposée au nord les toiles sur lesquelles les œufs sont attachés grâce à leur enveloppe cirreuse.

Les graines peuvent rester suspendues de cette façon jusqu'au moment où les froids de l'hiver viennent modérer leur activité respiratoire en les engourdissant. Et alors c'est une sorte de sommeil pendant lequel elles restent indifférentes aux chocs, au manque d'air, à l'humidité et même au froid le plus intense. Quoique, en effet, elles s'accommodent particulièrement d'une température voisine de 32° Fahr., elles supportent sans inconvénient jusqu'à 20 degrés au-dessous de zéro.

On dirait que l'œuf a besoin de cette sensation de froid, qui l'assouplit, pour mieux recueillir ses forces et conserver l'énergie qu'il dépensera plus tard aux premiers souffles de la bonne saison. Mais comme ces souffles, parfois prématurés, pourraient tirer les œufs de leur sommeil avant que la période des froids fût expirée, l'éleveur a tout intérêt à prolonger le plus possible la période d'*hiernation*. Aujourd'hui, cela est rendu facile grâce à des appareils spéciaux, désignés sous le nom d'*hiernatrice*, qui se chargent de procurer à domicile un froid artificiel permanent et dispensent les sériculteurs d'envoyer, comme autrefois, leurs semences dans des sations hivernales situées à des altitudes élevées.

Les premières chaleurs du printemps excitent le travail des cellules de l'œuf et activent l'évolution de l'embryon. Celui-ci, ébauché jusqu'alors sous forme d'un demi-cercle à peine visible à la loupe, se différencie de plus en plus aux dépens du contenu de la graine, absorbe peu à peu toute cette provision semi-fluide et se transforme en une bandelette qui bientôt, devenue larve, quitte la coque blanche où elle était emprisonnée.

Pour provoquer ce développement, on a recours à la chaleur artificielle. Au temps de la *couvée au nouet*, qui